



HAL
open science

”L’apprêt-guerre” Dresde, ou la beauté au prix de l’oubli

Michel Nachez, Patrick Schmoll

► **To cite this version:**

Michel Nachez, Patrick Schmoll. ”L’apprêt-guerre” Dresde, ou la beauté au prix de l’oubli. *Revue des Sciences sociales*, 2006, “Nouvelles figures de la guerre”, 35, pp.132-135. hal-01300551

HAL Id: hal-01300551

<https://hal.science/hal-01300551>

Submitted on 11 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**MICHEL NACHEZ &
PATRICK SCHMOLL**

Laboratoire "Cultures et sociétés en Europe"
(UMR du CNRS n° 7043)
Université Marc Bloch, Strasbourg
<nachez@club-internet.fr>
<schmoll@umb.u-strasbg.fr>

“L’apprêt-guerre”

Dresde, ou la beauté au prix de l’oubli

Un passage du roman de Kurt Vonnegut Jr.¹, *Abattoir 5*, nous revient en mémoire :

– *Raconte-moi une histoire, mon gros Billy.*

– *Dresde a été ravagée dans la nuit du 13 février 1945, commence Billy Pèlerin. Nous sommes sortis de l’abri vingt-quatre heures plus tard.*

Et Billy d’exposer : *les toits et les fenêtres soufflés, les espèces de petites bûches dispersées à l’entour, les gens pris dans la tempête de feu, le triste sort des édifices écroulés – leurs charpentes réduites à l’état de tisons et leurs murailles démantelées culbutées l’une sur l’autre avant de se caler en courbes basses et gracieuses...*

– *On aurait dit la lune...*, commente encore Billy Pèlerin².

Notre arrivée à Dresde par la route de Prague nous révèle d’emblée les effets de ce désastre sur l’urbanisme. Pas seulement sur l’urbanisme d’ailleurs : la ville semble peu peuplée – immeubles à moitié occupés, voire totalement vides – et loin de l’engorgement automobile caractéristique de nos villes de l’«ouest». À Dresde, la circulation aérienne, les grands espaces, le calme et la sérénité, les char-

mes porteurs d’Histoire... ne doivent pas faire oublier au visiteur les malheurs d’une société aujourd’hui minée par le chômage, où la délinquance des jeunes est élevée et où le terme *no future* et, pour les plus anciens, la nostalgie du Passé, semblent être les seuls héritages de la modernité.

La «schöne Stadt»

L’ancienne capitale des ducs de Saxe qui s’étend majestueusement le long des rives de l’Elbe passe pour avoir été l’une des plus belles villes d’Allemagne, avant le bombardement allié de 1945 qui la dévasta. «La Florence de l’Elbe», «la plus belle ville italienne au nord des Alpes», les images ne manquent pas pour qualifier une page de splendeur qui est objectivement tournée, mais que Dresde s’attache à réécrire, et pratiquement à recopier à l’identique.

La ville célébrait en 2005 le soixantième anniversaire de sa destruction, un des épisodes sombres de l’effort de guerre allié. Dans la nuit du 13 au 14 février 1945, huit cents bombardiers lâchent sur la ville des bombes à fragmentation qui performent murs et toitures et font explo-

ser l’intérieur des bâtiments. La stratégie des alliés vise délibérément les populations civiles, même si le bombardement a également des objectifs militaires : il s’agit d’atteindre le moral de la population allemande pour précipiter la chute de Hitler. Le bilan des victimes sera longtemps l’objet d’une controverse, car aux 600 000 habitants de l’époque s’ajoutent les milliers de réfugiés qui avaient rejoint la ville à l’approche des troupes soviétiques, portant la population à un million de personnes. Une commission historique a recensé 25 000 victimes identifiées, et on estime qu’il faut y ajouter 10 000 autres, disparues, en fait vaporisées par des incendies où la température dépassait 1 000 degrés.

Après la guerre, le régime communiste a entrepris des efforts de reconstruction, mais a également, comme dans beaucoup d’autres villes, déblayé les ruines pour dégager de larges espaces où se sont élevés quelques spécimens de l’architecture bétonnée de l’époque. Ces grands espaces, où s’élève parfois une résidence de maître isolée, une rangée de splendides villas baroques ou art-nouveau, s’interrompant brusquement sur un jardin, voire un terrain vague dont les ronciers doivent cacher quelque ruine,

donnent la mesure de ce qu'a pu être une ville qui était autrefois emplie sans discontinuité de ces constructions résidentielles. L'absence, poussant à combler par l'imagination les ruptures du paysage urbain, fabrique à en pleurer la nostalgie d'une ville plus belle que la réalité.

Et c'est là peut-être le cœur de l'identité de cette ville: la recherche d'une beauté perdue, ou plus précisément encore, l'affirmation que cette beauté n'a jamais été perdue, qu'elle n'a cessé d'être là, et que les travaux de reconstruction actuels ne font que la rendre à nouveau apparente. Notre guide nous raconte qu'après la guerre, les Dresdois ont continué à considérer leur ville comme la plus belle du pays, alors même qu'objectivement, les dégâts étaient irrémédiables et que s'y ajoutaient les décisions du nouveau régime de démolir d'innombrables façades qui auraient pu être conservées et réutilisées. C'est ainsi que fut détruite en 1964 la Sophienkirche, l'une des rares églises gothiques

d'Allemagne du nord. Mais les habitants prenaient leur bicyclette, parcouraient les avenues alignant les façades meurtries et aveugles, auxquelles, avec les années, le lierre conférait un romantisme grandiose, et montaient sur la côte qui surplombe la ville pour la contempler en se disant: « Comme c'est beau ».

Dresde répond au trauma sur le mode de ce que les psychanalystes appelleraient la forclusion. La blessure qui l'atteint dans la matérialité de son corps n'est pas seulement refoulée: elle est déniée, scotomisée, elle n'a jamais été. Faut-il y voir un pathos de l'inconscient collectif dresdois? C'est aussi une psychose de combat, une lutte de l'esprit pour surmonter une réalité qui serait autrement insoutenable, mortelle: accepter que Dresde ne soit plus la « *schöne Stadt* », alors que c'est là son être même.

Car telle a toujours été l'âme de la ville: sacrifier le réalisme, le fonctionnalisme, à l'impératif supérieur de la beauté et du bien-vivre. Notre visite de la vieille

ville part du pont Auguste, dont notre guide nous dit que c'est le plus ancien de la ville: la première référence remonte au XIII^e siècle. Après de nombreuses modifications, sur lesquelles l'architecte Pöppelmann laissa sa trace, il devient un pont magnifique de vingt-cinq arches, irréaliste cependant, car il restreignait les possibilités de navigation fluviale. Un nouveau pont dut être construit au début du XX^e siècle, qui tentait de préserver l'architecture originale. Il fut détruit, lui aussi, à la fin de la Seconde guerre mondiale, le pont actuel date de 1949.

L'histoire du pont Auguste condense en quelque sorte la philosophie muséologique de la ville, son rapport à la mémoire et à la représentation qu'elle a d'elle-même. Le traitement de la vérité et la question de l'authentique, d'abord: le pont est censément le plus ancien de la ville, mais on comprend que c'est la citation de ce pont au XIII^e siècle qui lui confère sa date. Comme le Bateau de Thésée dans l'aphorisme des sophistes,



Le palais de Courlande (état actuel) permet de se faire une idée de ce qu'était l'état du bâti urbain après le bombardement de 1945. Comme les autres ruines, il sera prochainement restauré à l'identique et transformé en hôtel. Photo: M. Nachez.

il n'a plus rien des constituants matériels du pont d'origine : il date en fait d'il y a un peu plus de cinquante ans. Le principe de la reconstruction à l'identique, ensuite : celle-ci n'obéit pas à des critères de restauration au sens strict, il s'agit essentiellement de restituer un esprit, un climat, lequel peut être rendu par une apparence. C'est une philosophie de l'apprêt, du décor façon Disneyland : sur un gros-œuvre parfaitement contemporain, utilisant des matériaux comme le béton, on applique un revêtement où plâtres moulés, stucs, enduits, peintures, dorures restituent l'aspect ancien.

Le pont Auguste conduit à la *Schlossplatz*, le cœur de la vieille ville, emplacement de la monumentale *Hofkirche*. De l'autre côté de celle-ci s'étend l'imposante *Theaterplatz* sur laquelle donne le *Zwinger* et l'opéra Semper. Ce dernier, nommé d'après son architecte Gottfried Semper, est un impressionnant immeuble de grès qui fut entièrement détruit lors du bombardement de 1945. Il fut reconstruit à l'identique, mais déplacé de manière à dégager davantage la place. On ne peut donc même pas dire qu'il s'agit du « même » bâtiment reconstruit sur ses propres fondations : c'est une copie, qui affirme à la fois la grandeur de l'original, mais davantage encore la force de la copie, qui signifie bien la volonté d'une population refusant que les malheurs du temps imposent leur marque dans le paysage urbain.

Il en est ainsi de l'ensemble des merveilles architecturales qui furent atteintes par le bombardement. Le Palais *Zwinger*, délicat ensemble baroque dû à Permoser et Pöppelmann, comporte un merveilleux pavillon et un arc de triomphe (*Kronentor*) unique au monde, dont il ne restait rien à la fin de la guerre. Il fut entièrement reconstruit entre 1945 et 1963 et se reflète à nouveau dans le bassin qui l'entoure. Le palais royal, ancienne résidence des souverains, est un bâtiment Renaissance qui fut lui aussi gravement endommagé par les bombardements. Il est actuellement en cours de restauration et nous pouvons entrevoir, entre les palissades du chantier, les fresques des murs donnant sur la cour intérieure, lumineuses comme si elles avaient été peintes la veille.

La vieille ville est un chantier permanent, dont les travaux se sont accélérés depuis la réunification de l'Allemagne.

La fièvre du retour à l'image d'avant 1945 incite à construire de nouveaux immeubles, avec des matériaux modernes, mais sur les plans des anciennes rues, et pour cela, à détruire les constructions plus récentes de l'époque communiste. C'est ainsi que les travaux autour de la *Frauenkirche* et de l'ancienne place du marché ont commencé par la démolition du bâtiment de la Police centrale, qui était d'une esthétique certes discutable.

Cogito, Lego™ sum

La *Frauenkirche* est actuellement le symbole de cette reconstruction de Dresde « à l'identique ». Chef d'œuvre de l'architecture baroque évangélique, construite au XVIII^e siècle par l'architecte Georg Bähr, elle était à Dresde ce que Notre-Dame est à Paris. Elle s'effondra en 1945 après que les bombes y eurent provoqué un incendie, ne laissant que des gravats et deux morceaux de tours. Longtemps après, elle devint un symbole du mouvement pour les droits civils et le point de ralliement des manifestations qui conduisirent à la chute du communisme. Après la réunification de l'Allemagne, une campagne fut lancée pour

sa reconstruction, qui vient de s'achever en un temps record. La reconstitution de l'ouvrage, pierre à pierre, a été un véritable puzzle : comme dans un Lego virtuel, l'édifice a d'abord été reconstruit en images de synthèse, et on peut dire, d'une certaine façon, qu'il est la projection en grès et dans la réalité d'un construit dont la texture est d'abord, et peut-être fondamentalement, immatérielle et onirique.

L'effort de reconstruction culmine en cette année 2006 pour les 800 ans de la ville. Dresde offre peut-être la meilleure démonstration qu'une communauté est essentiellement une représentation partagée à laquelle adhèrent ses participants. Atteinte violemment dans l'expression matérielle de cette représentation, la communauté a réagi en niant que les murs soient autre chose que cela, une expression, une signalétique, et en affirmant le primat de la représentation qu'elle avait d'elle-même, en dépit de la réalité. La reconstruction ne vise pas à retrouver cette représentation, mais à affirmer qu'elle n'a jamais été perdue.

Et la mémoire de la guerre, du bombardement ? Tout le monde s'accorde certes sur le fait que l'épisode est un tournant de l'histoire de la ville : il est mis en avant lors des cérémonies anniversaires



Angela Hampel, *Denkmal für einen Bach oder : Treibgut*, 2004. Ce « mémorial pour un ruisseau », en forme de mine sous-marine, est inséré dans le sol d'un trottoir, à Dresde. Photo : M. Nachez.

res, auxquelles on convie les dirigeants des nations devenues amies, lesquelles contribuent financièrement à la reconstruction... Mais on a du mal à trouver des monuments commémoratifs de l'événement. Ils existent peut-être, mais notre guide ne les mentionne pas. Forclusion, à nouveau. À force de nous promener en ville, nous finissons par tomber sur un objet guerrier étonnant : une mine sous-marine, avec ses piquants, à demi-enfoncée dans le béton d'un trottoir. Tiens, nous disons-nous, voilà enfin un reste impressionnant des bombardements de 1945. Ils ont dû trouver sous les gravats cet engin qui n'avait pas explosé, ils l'ont désamorcé et ils en ont fait un monument, un objet de mémoire qui permet d'apprécier la taille de ce qu'ils ont reçu sur la tête (le machin fait bien un mètre de diamètre). Mais attendez, qu'est-ce que nous sommes en train de délirer ? Les alliés ne larguaient tout de même pas des mines sous-marines depuis leurs bombardiers ! Nous nous approchons de l'objet et nous relevons une plaque sortie dans le trottoir à proximité : ce n'est pas un monument, mais une œuvre d'art en forme de monument « *Denkmal für einen Bach* », « *Monument à la mémoire d'une rivière* ». Rien à voir avec les bombardements de la dernière guerre. Les apparences, à nouveau...

Pas de monument à la mémoire explicite de cette blessure qui pourtant marque profondément l'âme de la ville. « *Si monumentum requiris, circumspice* », dirait Aldous Huxley, mais ce ne sont pas les ruines alentour, justement, qui servent le souvenir : c'est au contraire l'absence de ruine, ce sont les couches de peinture et de dorure, la pierre progressivement lavée de la noirceur due à pollution, qui dressent un monument kitch à ce qu'elles visent à faire oublier.

L'atmosphère de fiction, l'impression d'être dans le chantier d'un parc d'attraction, finit par nous jouer des tours, par induire un fascinant décalage de nos repères. Nous nous retrouvons au *Deutsches Hygiene-Museum*, pour entendre un exposé de Johannes Moser sur Dresde, la « belle ville »³. Notre conférencier, membre de l'Institut local de *Volkskunde*, démonte avec finesse les clichés qui « font » Dresde dans l'opinion du reste de l'Allemagne, et auxquels les Dresdois se sont eux-mêmes

identifiés. La conférence est donnée dans une salle dépouillée d'ornementations, où a été dressée une scène sous une armature destinée à supporter le matériel d'éclairage. Les murs laissent voir le béton nu. L'armature ressemblant à un échafaudage, la salle semble être en réfection. Une restauration ? Décidément, nous finissons par voir partout des travaux de reconstitution du passé. Nous en oublions que le musée est un bâtiment moderne, et que s'il y a des travaux en cours, ils n'ont pas de rapport avec la reconstruction des quartiers anciens de Dresde.

Allez, on se calme, on arrête de porter sur les choses notre regard ironique de Français cartésiens : c'est l'heure de l'apéritif. Au sortir de la conférence, la nuit est tombée et nous avons rendez-vous à l'autre bout du parc, au *Palais im Grossen Garten*, pour une réception offerte par les organisateurs du congrès. Le parc est gigantesque, deux kilomètres carrés à proximité du centre ville. Parcourir l'allée centrale jusqu'au palais nous prend un quart d'heure à vingt minutes. Au fur et à mesure que nous approchons, nous sommes plongés dans la féerie d'un film façon Harry Potter découvrant le collège de Poudlard la nuit : des flambeaux jalonnent la double volée d'escaliers qui pénètrent dans un bâtiment de trois étages à colonnades en façade. Le seuil franchi, la toile du film se déchire, nous sommes de nouveau à Dresde, dans le chantier de cette incroyable Cinécittà pour films d'époque en costume. Le bâtiment n'est qu'une façade : les bombes, qui ont dû souffler planchers et plafonds, ont ravagé l'intérieur. Les murs, qui ont comporté des décorations, des statuaires dont on repère les emplacements et les débris, laissent voir la brique nue. Les colonnades ont été déchiquetées par la mitraille : bombes à fragmentation. Dans un coin de l'unique salle, une tranche de mur a été reconstituée, avec moulures et décorations telles qu'à l'origine, laissant deviner la méthode du projet de réhabilitation : le plafond reconstruit est une structure en béton armé, les fixations sont déjà là qui annoncent que des câbles électriques et des conduites d'eau aux normes contemporaines seront noyées dans l'épaisseur des revêtements. Seule la surface visible de ces derniers sera restituée à l'identique. Des tables ont

été dressées pour la réception, des panneaux suspendus décorent les murs : il s'agit de reproductions grandeur nature de la « Procession des Ducs », la frise en carreaux de porcelaine de Meissen de l'*Augustusstrasse*. Nos hôtes nous accueillent avec humour en présentant les panneaux comme une décoration provisoire, en attendant la « vraie » décoration – qui ne sera donc qu'apparence, masquant des matières synthétiques, à l'image de notre culture du paraître qui vénère l'authentique mais qui construit avec de piètres matériaux.

Pour terminer, un clin d'œil à l'Alsace, qui a aussi ses Anciennes Douanes et ses Haut-Koenigsbourg, sans parler de nos villages dont les couleurs fantaisistes évoquent une boîte à bonbons. Nous apprenons que le palais de justice de Colmar, siège de la Cour d'appel, serait une copie d'un de ces nombreux palais qui ont fait la beauté de Dresde. L'original aurait été détruit, et comme la ville de Dresde projette de le reconstruire, lui aussi, à l'identique, des architectes commenceraient à prendre photos et mètres de l'édifice colmarien. Autrement dit, l'objectif d'un retour à l'authentique, à l'original, serait paradoxalement atteint en réalisant une copie de la copie.

Notes

1. Kurt Vonnegut Jr., né à Indianapolis en 1922, a été prisonnier de guerre à Dresde et a donc vécu le bombardement.
2. Vonnegut Jr., Kurt, *Abattoir 5*, Paris, Ed. J'ai Lu, 1971, p. 259-260.
3. Dans le cadre du 35^e congrès de la *Deutsche Gesellschaft für Volkskunde* : « Grenzen und Differenzen », 25-28 septembre 2005, actes à paraître. Cette manifestation à laquelle nous contribuons avait lieu à Dresde.